

—Mais non le moins soucieux... observa la jeune fille. Vous avez quelques chose, Paul?

—Moi ?

—Ne niez pas...

Il y eut un instant de silence. L'engoulement de tout à l'heure reparut et exécuta trois ou quatre demi cercles vertigineux autour du parterre et disparut de nouveau, cette fois, dans le bleu sombre du fleuve.

Ce fut comme le signal de la nuit. La brise fraichit tout à coup; un grand brouillard d'ombres grises s'étendit sur le fleuve et l'on vit le grand œil rouge du phare de l'Îlet-aux-Morts se promener sur l'eau. L'instituteur tressaillit. Il se souvint qu'un soir, sous les étoiles, aux Bergeronnes, comme il était avec Jeanne, sur la route de l'église, un autre grand œil lumineux fouillait ainsi l'horizon.

—Blanche, fit-il tout à coup, n'aurions-nous pas pris pour de l'amour des sensations qui n'en sont que le parfum lointain ?...

—Ah ! taisez-vous, Paul, ne me faites pas mourir... Je vous aime, moi, vous le savez... tu le sais et tu m'aimes aussi, tu me l'as dit, un jour... Ecoute-moi, mon Paul, quand je serai mieux, très mieux, je déclarerai à mon père que son devoir est de consentir à notre union.. Oui, je comprends vos... tes scrupules; à cause de certaines conventions ridicules tu ne peux croire à notre union définitive... chasse tes scrupules, mon ami, mon bon ami... c'est du poison comme ces fleurs... ils sont l'ennemi de notre amour; il faut les arracher vite, ils pourraient empoisonner notre bonheur...mon bonheur. Oui, mon bien-aimé, je te le dis encore, il sera du devoir de mon père de nous laisser aimer... Je le lui démontrerai... Et puis, ne m'as-tu pas sauvé la vie; sans toi, je dormirais là-bas, au fonds du gouffre noir du Saguenay, avec les affreuses barbottes que nous pêchions, un jour, sur le quai de l'anse, t'en souviens-tu ? Brrr!.. qu'elles étaient affreuses ! Mon père est bon, il m'aime et il se souviendra du drame de la Pointe-aux-Bouleaux; mon père est ton débiteur, mon Paul... et je suis ta débitrice aimée qui ne peut vivre sans toi... sans son sauveur...

—Et comment trouvez-vous notre malade, monsieur Duval, demanda Madame Davis qui apparut tout à coup dans l'encadrement de la porte de la Villa. N'est-ce pas qu'elle est bien ?

—Dans quelques jours, répondit Paul que la surprise avait fait un peu pâlir, je suis sûr qu'il ne paraîtra rien du terrible choc que vient de subir mademoiselle Davis. J'en suis heureux pour vous, Madame, et aussi pour Monsieur Davis...

—Et c'est à vous, monsieur, que nous devons notre bonheur, souffrez que je vous en remercie encore. Vous savez, nous sommes vos débiteurs pour la vie...

On était au mois d'août. Blanche Davis était maintenant complètement rétablie et elle avait repris

ses habitudes de la campagne. En compagnie de Paul Duval, elle continuait ses excursions à travers la campagne. Depuis le retour à la santé de la jeune fille, les deux amis étaient d'autant plus libres de folâtrer dans les champs et dans la montagne que Gaston Vandry, appelé subitement à Montréal, par la maladie de son père avait prolongé son absence plus longtemps qu'il ne l'avait voulu mais moins que Blanche et Paul l'auraient désiré.

...On se berçait même de l'espoir de ne plus le revoir du tout à Tasoussac quand, un matin, on vit descendre le jeune homme d'un bateau de la Cie Richelieu & Ontario.

Dans la journée, Gaston Vandry eut une longue conversation avec M. Davis.

Quelques jours passèrent.

Enfin, M. Davis voulut avoir avec sa fille une conversation définitive sur le sujet qui, depuis le retour de Gaston Vandry surtout lui tenait particulièrement au cœur. Il profita d'une après-midi, où tous trois, sa femme, Blanche et lui étaient réunis dans le jardin. Le brave homme prit son courage à deux mains et entra de plein pied dans la question. Il savait, au reste, par expérience, que les détours ne prenaient pas avec sa fille. Il jeta un regard effaré sur sa femme, puis, sans lever les yeux sur Blanche;

—Fillette, dit-il, M. Vandry vient de me demander la main de Mademoiselle Blanche Davis... Voyons, Blanche, ne voudrais-tu pas devenir Madame Gaston Vandry... C'est un jeune homme d'avenir, tu l'as dit souvent... et je suis sûr qu'il te rendra la plus heureuse des femmes.

Blanche, à cette attaque directe, eut un petit éclat de rire nerveux, et répondit résolument :

—Non... mon père, merci... Je ne veux pas devenir Madame Gaston Vandry.

—Cependant, poursuivit le père devenu sévère tout à coup, tu as déjà manifesté devant moi le désir de te marier... Mademoiselle, ajouta-t-il avec ironie, voudrait-elle alors nous dire le nom de celui qu'elle a choisi pour gravir avec elle les sentiers fleuris de l'Hyménée ? Nous avons eu peu le droit de le savoir, je pense.

—L'homme à qui j'ai donné mon cœur, père, se nomme Paul Duval; il est maître d'école à Tadoussac; je l'aime et il m'aime... et vous n'ignorez pas qu'il m'a sauvé la vie. Votre devoir, mon père est de rendre heureuse votre fille en consentant à son union avec celui qu'elle aime.

—Elle est folle, s'écria douloureusement M. Davis.

—Mademoiselle, interrompit Madame Davis, j'espère que votre père fera en effet son devoir; et ce devoir c'est de vous empêcher de commettre une sottise.

—M. Gaston Vandry ne m'a jamais aimé un seul instant, s'écria la jeune fille de plus en plus enhardie; je ne l'aime pas et je ne veux pas être sa femme, jamais. J'épouserai l'homme que j'aime et qui m'aime.